

## CHAPITRE 7 : LA CONSTRUCTION SOCIALE DES GENRES

Le concept de genre en sociologie permet de vérifier ce qui est évident, ce qui paraît lié à une nature indépassable. Le concept de genre aura alors une fonction de dévoilement des mécanismes sociaux invisibilisés, naturalisés, ayant des effets d'imposition, qui dans bien des cas peuvent être source d'inégalités difficiles à appréhender dans la mesure où l'on considère que les différences constatées sont naturelles. Ce concept permet de déconstruire un système de normes et de valeurs, c'est-à-dire prendre du recul, laisser la place à d'autres possibles, à un nouveau champ de liberté. On va alors parler d'individualisme au sens sociologique, c'est-à-dire de l'émancipation des individus des cadres sociaux.

### **I. Le genre dans tous ses états**

Le concept de genre permet de distinguer le sexe biologique du sexe social, en mettant l'accent sur le caractère construit, culturellement et historiquement, des modèles de comportements sexués. Ce concept est d'abord utilisé par un psychanalyste américain, [Robert Stoller](#), qui parmi ses patients rencontre des cas où des personnes ressentent un écart entre leur sexe biologique et leur sexe socialement vécu, il en fait un ouvrage en 1968 « *Sex gender* », et distingue le sexe biologique (nature) et le sexe social (culture). En 1972 la sociologie s'empare du concept avec [Anne Oakley](#) notamment, où le genre aborde les notions de masculin et de féminin et s'intéresse aux différents modèles de comportements sexués, en dénaturalisant ces concepts.

Le concept de genre conduit alors à analyser ce qui est en jeu dans la division entre le masculin et le féminin, et en ce sens il dénature cette conception.

#### **1. La divisions « naturelle » des sexes**

Les *women's studies* s'intéressent aux femmes, aux inégalités qu'elles subissent et aux solutions pour y remédier. L'objectif de la plupart des courants féministes n'est pas d'obtenir la reconnaissance d'une égalité parfaite entre les sexes, mais d'une égale reconnaissance des différences. Avec le concept de genre ces mouvements vont mettre l'accent sur les rapports sociaux de sexe, au sens où « *le genre est une façon première de signifier des rapports de pouvoir* » ([Joan Scott](#)). Les féministes vont utiliser une grille de lecture marxiste, en définissant des classes de sexes.

#### **2. Des rapports sociaux de sexe à la diversité des identités de genre**

Avec les *gender studies* ([Judith Butler](#)) un glissement s'opère d'une notion de rapports à une notion de diversité.

La conception essentialiste du genre dit que les inégalités de genre sont construites à partir de différences de sexe universelles et a-historiques. La différence naturelle de départ est donc ici indépassable, ce qui explique la volonté d'intervention de l'État.

Les *gender studies* vont alors construire une conception anti-essentialiste du genre, en considérant comme le fait [Butler](#) que le sexe comme le genre sont des catégories discursives qui imposent une unité arbitraire à un ensemble d'attributs a priori sans cohérence. Il y a des fondements philosophiques kantien.

Étant construites par le langage, les identités de genre sont donc maniables et malléables. On peut donc jeter le « *trouble dans le genre* » (1990).

[Butler](#) ne nie pas la matérialité des corps. Le genre n'est pas une tenue que l'on sort chaque matin de son placard pour la revêtir et que l'on serait libre de choisir à tout moment en fonction de son humeur. Mais la « matière » dépend d'un discours. Le sujet doit chercher à effacer « l'abject » (ce qui fait l'objet d'un rejet dans le regard des autres) pour devenir un sujet social acceptable.

Les *gender's studies* s'intéressent donc à la diversité des genres au delà de l'hétérosexualité; élargissant alors le champ de possibles.

### 3. La norme hétérosexuelle

Les courants « *queer* » (« étranges ») considèrent que la norme hétérosexuelle est une idéologie qui rend la vie difficile, voir impossible à ceux qui la déroge. Dans 50% des cas de suicide des jeunes, un des facteurs est un problème de gestion liée à l'homosexualité, celui de la discrimination, notamment au sein même de sa famille. Les personnes intersexués naissent avec des traits à la fois féminins et masculins, ce qui ne permet pas un choix du sexe de la part du médecin, et représentent 1 à 2 % des naissances, et remettent en cause l'idée de différence naturelle entre filles et garçons. La norme hétérosexuelle est alors un carcan qui réduit le champ des possibles. Il y a un horizon à dépasser par la reconnaissance du pluralisme des formes de vie, de la diversité des genres et des sexualités, et par la promotion du droit et de la capacité des individus à l'autodétermination.

## II. La construction sociale du sexe

### 1. Sexe et biologie

Hommes et femmes ne secrètent pas les mêmes hormones, et celles-ci auraient une incidence sur les comportements, qui serait en outre induite par une différence entre chromosomes et entre cerveaux. La sociologie dira que les hormones, les chromosomes et les cerveaux n'ont pas de sexe propre, ce que tente de montrer la science.

Selon [Alexis Carel](#) (1935), les substances secrétées par les glandes sexuelles joueraient un rôle clé dans le développement des identités sexuées. On attribue à chaque hormone des qualités qui renvoient à des fonctions sociales différentes. Prétendre que c'est la testostérone qui fait les hommes compétitifs et agressifs tandis que les œstrogènes rendent les femmes émotives et sociables relève d'une vision simpliste, bien loin de la réalité biologique. En effet les ovaires et les testicules fabriquent tous les deux des hormones masculinisantes et féminisantes, mais à des degrés différents. Au niveau des chromosomes, les combinaisons XY et XX ne sont pas les seules (syndrome de Turner XO, syndrome de Klinefelter XXY, intersexué XX...).

Des études à l'IRL en 1985 montrent que les femmes auraient plus tendance à utiliser les deux parties de leur cerveau simultanément. Cette étude est limitée et n'est pas confirmée par les 24 études du même type réalisées par la suite. Ces articles développés par la suite montrent des variabilités importantes entre les individus et non entre les sexes.

### 2. La naturalisation de la norme hétérosexuelle

Jusqu'à la renaissance dans le monde occidental, on considère qu'il y a un seul sexe pour les hommes comme pour les femmes (l'un tourné vers l'extérieur, l'autre vers l'intérieur). Les différences sont des différences de sang (sang noble...), qui fonde le système social en Ordres. Avec la révolution des Lumières, on abolit la différence sur le sang en créant celle sur le sexe. La Nature (et non plus Dieu) a créé des êtres biologiquement différents, ce qui leur assigne une place différente. « *Les hommes ont un sexe, les femmes sont un sexe* ».

Le « mythe des cavernes » tend à renvoyer à la préhistoire, il est colporté par des films tels que *L'odyssée de l'espèce*. Les études anthropologiques ([Pascal Pic](#)) et archéologiques montrent des phénomènes qui diffèrent du « mythe des cavernes », par exemple pendant la sédentarisation des populations, le fait que les ossements découverts montrent que les hommes comme les femmes participent à égalité au travail des champs, mais ce n'est plus le cas par la suite. La différenciation s'est donc mise en place peu à peu après la sédentarisation.

### III. La socialisation différenciée des filles et des garçons

Les attentes de la société vis-à-vis des garçons et des filles ne sont pas les mêmes et provoquent alors des constructions de soi différentes. Les sociologues se demandent alors comment des contraintes très arbitraires peuvent être considérées comme naturelles.

[Erving Goffman](#) écrit en 1977 « *L'arrangement des sexes* ». Il part du constat que dans toutes les sociétés il y a un classement initial selon le sexe, qui est le commencement d'un processus de triage qui va durer et s'amplifier tout au long de la vie. Dans chacune des voies les individus sont soumis à une socialisation différentielle. La fille est alors orientée vers un rôle domestique et le garçon vers un rôle de compétition. Cette socialisation est d'abord familiale et se passe sous le regard des autres, c'est-à-dire que les filles et garçons d'une même famille n'intériorisent pas les mêmes valeurs. Comment des différences biologiques aussi légères que celles entre hommes et femmes peuvent-elles avoir des conséquences sociales aussi importantes ? La réponse est à trouver dans la réflexivité institutionnelle : « *des pratiques institutionnelles profondément enracinées ont pour effet de transformer les situations sociales en des scènes où les deux sexes représentent des comportements de genre* ».

[Goffman](#) présente plusieurs exemples de réflexivité institutionnelle : la division sexuelle du travail, le dimorphisme et la formation du couple, la ségrégation des toilettes, les frères et sœurs comme agents de socialisation, la sélection à l'embauche.

Ainsi, les individus évoluent dans des environnements conçus pour l'évocation de comportements de genre.

[Belloti](#), psychologue italienne, met en avant en 1973 un processus ininterrompu de discrimination qui va engendrer une infériorité entre le sexe des petites filles et celui dit fort des petits garçons. Son étude des cahiers à la fin de l'école primaire montre que ce qui caractérise ceux des filles est l'ordre, le conformisme, l'autorité mise en avant, qui montre un besoin d'être reconnu ; ce qui caractérise ceux des garçons est plutôt un aspect sale, mais le contenu des rédactions est moins conformiste, ce qui dénote une forme d'assurance. Les filles développent donc à l'école des comportements caractéristiques des opprimés : recherche de reconnaissance, médisances entre filles. Le contexte n'est plus aujourd'hui le même, le chômage est devenu une préoccupation importante, tout comme les emplois précaires, un contexte de course aux diplômes. Toutes les caractéristiques associées aux filles (ordre...) sont devenues des atouts, et le désordre des garçons est devenu selon les analyses comme un facteur important d'échec scolaire, alors qu'il était perçu dans les années 1970 comme un facteur créatif. Les études montrent que dès le plus jeune âge les filles font l'objet d'un contrôle familial plus strict que les garçons. Le garçon de son côté est plus libre, plus autonome, et sera alors socialisé plus que les filles dans des environnements autres que la famille.

Les parents et les enseignants agissent inconsciemment sous l'influence de stéréotypes intériorisés (cf. [Crowley](#), 2001). Le stéréotype peut jouer le rôle d'une menace (cf. [Spencer](#), 1999).

/// [manquant](#) ///

[E. Baerlocher](#) publie un article, *La parfaite ménagère contre Action Man*, où elle explique que la production du jouet subit un tournant avec la révolution industrielle, et la spécialisation sexuée est de plus en plus marquée. Elle étudie en outre les catalogues de jouet, où il y a des rubriques filles, garçons et mixtes, ce qui renforce encore les distinctions.

### IV. Genre et travail

#### 1. La notion de travail déclinée au féminin : travail salarié et travail domestique

Dès les années 60 les courants féministes qui se développent déconstruisent la notion de travail de

façon à rendre visible le travail domestique réalisé essentiellement par les femmes, qui comporte des tâches de ménages etc..., mais aussi des activités productives, notamment quand il y a aide du travail du mari (agriculteur, artisan, commerçant...). Cette masse de travail gratuit est réalisée pour les autres et non pour soi.

[Anne Chandeau](#) et [Annie Fouquet](#) de l'INSEE calculent qu'en 1974 une femme dite inactive réalise 40 heures de travail domestique par semaine. Les femmes exerçant une activité professionnelle à temps plein font 27,7 heures de travail domestique contre 16,5 heures pour leur conjoint homme. Le travail domestique représenterait entre 32% et 42% du PIB. Depuis cette enquête les chiffres restent approximativement identiques, avec une légère baisse de contraintes pour les femmes et hausse pour les hommes. Ainsi en 1986 l'INSEE calcule que les femmes consacrent 5h07 aux tâches domestiques contre 2h07 pour les hommes. En 1999, les femmes sont un peu moins contraintes avec 4h36 en moyenne et les hommes à peine plus avec 2h13.

Cette répartition inégale des tâches domestiques soulève un double problème : celui de la reconnaissance du travail réalisé par les femmes au regard de celui réalisé par les hommes ; celui de la conciliation : si les femmes investissent de plus en plus le marché du travail, à charge pour elle de concilier leur activité professionnelle avec les tâches domestiques qui leur sont « naturellement » dévolues dans la sphère familiale.

## **2. La construction sociale du modèle « masculin-production / féminin-reproduction »**

Ce modèle s'impose au 19<sup>ème</sup> siècle avec la révolution industrielle, avec l'introduction des machines et le développement du salariat. Les femmes participent dès le début à cette industrialisation, elles sont ouvrières. Mais très rapidement elles apparaissent comme les concurrentes des hommes. Le syndicalisme au 19<sup>ème</sup> siècle va se construire sur les normes de la masculinité.

/// **manquant** ///

## **3. Le lent déclin du modèle breadwinner**

/// **manquant** ///

## **4. La persistance d'inégalités de genre au travail**

Un accès inégal à l'emploi :

le travail à temps partiel concerne presque 1/3 des femmes actives occupées en Europe contre à peine 8% des hommes. Le taux de chômage en 2006 des 15-24 ans est de 24% pour les femmes et de 21% pour les hommes. Celui des ouvrières est de 17,3% quand celui des ouvriers est de 10,2%. Les politiques publiques peuvent aussi jouer un rôle dans le maintien des femmes en dehors du marché au travail (exemple de la loi de 2001 sur le travail de nuit pour les femmes).

Des métiers d'hommes et des métiers de femmes :

En 2003, sur les 31 catégories socio-professionnelles (CSP) de l'INSEE, les six les plus féminisées regroupent environ 60% des femmes actives.

Les hommes sont majoritaires parmi les cadres (62%), les ingénieurs (84%), les techniciens (85%), les contremaîtres (90%) et les ouvriers (79%), c'est-à-dire à la fois dans les professions liées au pouvoir et dans celles qui sont centrées sur une dimension technique du travail. Les compétences professionnelles des femmes sont assimilées à des qualités naturelles (ce qui justifie un paiement moindre).

La mixité au travail n'est pas synonyme d'égalité ou d'indifférenciation :

Il y a une féminisation progressive de professions à dominante masculine, mais cette mixité au travail n'efface pas les distinctions sexuées.

Un exemple est celui des femmes dans la police, étudié par [Geneviève Pruvost](#) du CNRS.

Selon la loi, le salaire doit être égal. On observe cependant une différence de 25%. Le plafond de verre : le pouvoir reste principalement masculin. Il n'y a pas de dévalorisation d'une profession dans le cas où elle se dévalorise.

Une sorte de révolution silencieuse se fait tout de même sentir.